

LANGUES ET POETIQUE DES LIEUX DANS "MOISSON D'EXIL" DE TAOS AMROUCHE**Aomar AÏT AÏDER**

Professeur des Lettres

Université du Québec à Montréal, Québec
Canadaaomaraitaider@gmail.com**Résumé :**

« Qu'était ce pays pour nous les petits ? Il n'allait pas tarder à prendre un visage pour moi. C'était jusque-là le pays secret, celui de cette langue délectable que je devais de savoir à Gida mais que personne ne comprenait à Tenziz. » Cet extrait de « Rue des Tambourins », le deuxième roman de Taos Amrouche, souligne toute l'importance que revêtent les lieux et les langues dans son œuvre. Exilée à Paris, l'auteure n'a de cesse d'y recréer sa Kabylie par une écriture souvent métissée. La cour de la maison traditionnelle au village, la source du verger de la famille et les paysages de la Kabylie, région natale de ses parents, sont pour elle des lieux de mémoire dont l'esprit habite ses romans. Ces deniers nous sont narrés en français, langue du colonisateur du moment. C'est dans cette langue aussi qu'elle recueille et transmet les contes, proverbes et légendes, et autres poèmes légués par les ancêtres. Mais, c'est en kabyle, et fièrement, qu'elle révèle au monde entier les chants qu'elle a tétés chez sa mère Fadma qui les a elle-même hérités de sa mère. Un autre maillon de la chaîne de transmission. C'est tout ceci que fait apparaître et article qui analyse la trilogie « Moisson d'exil » pour montrer comment, dans l'espace et dans le temps, les deux langues, le français et le kabyle, contribuent à forger l'identité de ses narrateurs.

Mots-clés: Kabylie, identité, langue française**Abstract:**

The yard of the traditional house in the village, the source of the orchard of the family and the landscapes of Kabylia, the native region of his parents, are for Taos Amrouche places of memory whose spirit lives her novels. These are narrated in French, the language of the colonizer of the moment. It is in this language also that she collects and transmits tales, proverbs and legends, and other poems bequeathed by the ancestors. But it is in Kabyle, and proudly, that she reveals to the world the songs she has tasted at her mother Fadma who inherited them from her mother Aini, another link in the chain of transmission. The two languages, French and Kabyle, helped to forge the identity of Taos Amrouche. Through them, she knew how to combine modernity and tradition, a learned culture through her writings and orality through the interpretation of the songs that have come down to her from antiquity. Exiled in Paris, Taos Amrouche constantly recreates her Kabylie by a writing often mixed. The platform offered by the songs from the bowels of Africa is used to defend the language and culture of its Kabyle people.

Keywords : Kabylia, identity, french language**Classification JEL:** Z O

Introduction

D'où viens-tu ? Quelle est ta langue maternelle ? Ce sont là les deux questions matricielles par lesquelles les gens tentent de cerner notre identité. Cette dernière, dynamique, se construit au fil de nos déplacements au cours du temps. A chaque moment, l'individu occupe une position dans l'espace qui peut rester la même durant toute une vie comme elle peut changer plusieurs fois. En passant d'un endroit à l'autre, l'homme emporte avec lui sa langue à laquelle une autre peut chercher à se substituer. Les langues en conflit peuvent parvenir à une coexistence harmonieuse.

Les langues et les lieux nous habitent tout autant que nous les habitons. Pour un auteur, il y a toujours un lieu privilégié d'où il s'adresse aux autres pour leur communiquer son expérience singulière. Il le fait dans la langue de son choix. Taos Amrouche a écrit son premier roman « Jacinthe noire » à Maxula-Rades, le lieu de son enfance, son paradis perdu. En français. C'est dans cette langue qu'elle produira les suivants, à partir de l'exil, à Paris, l'endroit choisi pour faire œuvre littéraire. Ses racines berbères constituent le matériau essentiel de ses récits, largement autobiographiques. Nous montrerons tout au long de l'article qu'elles sont associées à la Kabylie, ce Pays où elle n'est pas née mais qui l'habitera toute sa vie et qu'elle tentera de reconstituer, langue, culture et mythologie, à Paris. Le papier s'intéressera à la problématique des langues dans le corpus signalé et à la poétique des lieux qu'on y rencontre. Mais d'abord, commençons par donner une brève présentation contextualisée de l'auteure.

1.1. L'auteure

C'est le 4 mars 1913 que Taos Amrouche vient au monde à Tunis au sein d'une famille kabylo-chrétienne. C'est à Paris que, par l'écriture en français et le chant en kabyle, elle se réalise jusqu'à sa mort survenue en avril 1976 à Saint-Michel-L'observatoire, en France. Elle se croit longtemps écartelée avant de comprendre, aidée par d'autres damnés de la terre, tel Césaire-Fanon, que dans cet espace terre-Monde où l'humain est en perpétuel mouvement, il est naturel d'habiter la langue de l'Autre tout en chantant fièrement la sienne.

Malgré les énormes difficultés qu'elle rencontre dans le monde de l'édition, elle s'acharne à produire une œuvre littéraire, encouragée par André Gide et Jean Giono. Cantatrice, elle fascine André Breton et Léopold Senghor. Son œuvre littéraire, rééditée en 1996, suscite beaucoup d'intérêt chez les chercheurs universitaires.

1.2. *Prémices d'une littérature francophone nord-africaine*

C'est dans une société muselée par la puissance coloniale française que Taos Amrouche, une écrivaine surgie du néant, avant elle point de roman en Afrique du Nord, entreprend une œuvre romanesque. Comme, par ailleurs, sa société, foncièrement patriarcale, fait peu cas de la femme, elle se retrouve doublement dominée. Sans référents littéraires tangibles, écrire est, pour elle, une gageure. Il faut remonter au II^{ème} siècle pour rencontrer un pic dans un spectre romanesque nord-africain quasi plat : L'âne d'or ou les métamorphoses d'Apulée. Ce premier roman émanant de ses ancêtres berbères sous colonisation romaine est écrit dans la langue de l'Autre, le latin. Déjà ! Et le pli est pris. Un peu plus tard, c'est en latin qu'Augustin, un philosophe et théologien

berbère christianisé et romanisé, rédige sa découverte sur la « conscience du temps », le fait que l'homme sente le passage de celui-ci.

On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre Augustin et Taos Amrouche. D'origine kabyle (berbère) mais de nationalité française, Taos est de confession chrétienne. Elle est née pas loin de Thagaste, le municipe de la province d'Afrique de l'empire romain où Augustin a vu le jour le 13 novembre 354. De même qu'elle était rattachée à l'empire romain, l'Afrique du nord l'est à l'empire colonial français. Tout comme Augustin et Apulée ont écrit directement en latin, la langue de l'empire romain, Taos l'a fait en français, la langue de la puissance coloniale du moment. « Jacinthe noire », son premier roman, a paru comme un incongru à Alger dans un milieu dominé littérairement par les « Européens ». Seul son frère Jean, qui avait ouvert la voie à la poésie algérienne d'expression française dans les années 30 avec son recueil fondateur *Cendre*, s'est frayé une place parmi les Jean Pelegri et autre Albert Camus. Ce dernier, qui a l'âge de Taos, est né à Mondovi, pas loin du village des parents de celle-ci. Mouloud Mammeri, avec « *La Colline oubliée* », et Mouloud Feraoun, avec « *Le Fils du Pauvre* », ne tarderont pas à suivre l'exemple de Taos et son frère Jean pour former l'embryon de la littérature francophone nord-africaine. Quand l'Afrique du nord recouvre son indépendance vis-à-vis de la France, elle reproche à ses écrivains de s'exprimer en français. Ce à quoi, Mouloud Mammeri qui, au même titre que Camus, a été encouragé par Jean Grenier, leur professeur de philosophie de Khâgne, à écrire, répond :

« Les tenants d'un chauvinisme souffreteux peuvent aller déplorant la trop grande ouverture de l'éventail : Hannibal a conçu sa stratégie en punique ; c'est en latin qu'Augustin a dit la cité de Dieu, en arabe qu'Ibn Khaldoun a exposé les lois des révolutions des hommes. Personnellement, il me plaît de constater dès le début de l'histoire cette ample faculté d'accueil. Car il se peut que les ghettos sécurisent, mais qu'ils stérilisent c'est sûr ».

En raison des invasions continues qu'ils ont subies, les Berbères ont toujours été bilingues. Pour l'expression écrite, ils ont, à chaque, fois favorisée la langue de l'envahisseur. Taos l'a voulu, Mammeri l'a fait : transcrire le kabyle avec des caractères latins. Il écrit ses romans en français mais consacre l'essentiel de ses efforts à doter la langue kabyle d'une grammaire et d'un lexique à même de la hisser au rang de langue moderne et postuler à se substituer à celle du colon. C'est d'ailleurs dans cette langue qu'il écrira « *Inna Ccix Muhend* », le livre qui l'accompagnera dans sa tombe. Avant lui, les Amrouche et Feraoun ont écrit en français pour révéler la langue kabyle. Ce qui leur a valu, comme pour Mammeri, insultes et mépris de la part de leurs pairs en littérature et des autorités politiques qui ont opté pour une langue non africaine, l'arabe, pour remplacer la langue du colonialisme français.

Le bref survol que nous venons de faire sur la naissance de la littérature francophone nord-africaine, notamment kabyle, nous suggère que la question identitaire est inextricablement liée à la langue qui, elle-même évolue avec le temps.

1.3. Les premières écoles françaises en Kabylie

Entre les empires romain et français, l'invasion arabe et l'implantation de l'empire ottoman ont le même vecteur : la langue arabe. Durant la période d'occupation arabo-ottomane qui s'étale de 700, à la mort de Dihya, la reine des Aurès qui a farouchement combattu les propagateurs de l'Islam, jusqu'à 1830, l'arrivée des Français qui durent affronter une autre femme, Fadma N

Soumer, pour s'emparer de la Kabylie, les rares documents écrits en kabyle le sont avec des caractères arabes ; ils sont le fait de dignitaires religieux. Sur le plan littéraire, la période est sombre. Les Turcs n'ont pas laissé de traces écrites de leur passage et donc peu de culture qui leur soit spécifique. A peine quelques livres de comptes sur les impôts prélevés, difficilement, chez les Autochtones. On peut dire de l'Algérie de l'époque que c'était un pays confessionnel, l'islam ramené par les Arabes s'étant imposé à la longue à une large frange de la population. Pas de littérature, cependant. Un seul livre domine : le coran. La langue écrite du pays est celle de l'islam, l'arabe, même si seule une minorité la pratique. La culture du reste de la population, majoritairement berbérophone, est orale, à l'exception des Touaregs qui ont continué d'écrire en tamasheq avec des caractères tfinagh, l'alphabet berbère dont on retrouve des traces sur des stèles un peu partout à travers le pays, mais dont l'usage s'est quelque peu perdu.

Le nouveau colon, comme le précédent, a apporté sa religion : le christianisme. Il a mis en place un système de prosélytisme. Parmi le peu de conversions enregistrées, celle des parents de Taos, FadmaAth Mansour et son mari Belqasem Antoine. La conversion de Fadma est une exigence de son futur mari et non point une conviction comme elle le note dans son livre Histoire de ma vie : « Pour ce qui est de la religion, il me semble que je n'ai jamais été au fond bien convaincue. Mais je crois fermement en Dieu. » (Fadma Ath Mansour, 1968 :75). Instruits dans la langue du colon, le français, Fadma et Belqasem tendront de toutes leurs forces vers la modernité et pousseront leurs enfants à aller loin dans leurs études. Jean et Taos, nés chrétiens et élevés dans cette religion, relèveront le défi.

Fadma, après un passage chez les sœurs chrétiennes, a intégré l'école laïque au moment où Jules Ferry, en 1882, vote une loi rendant l'école gratuite et obligatoire pour introduire dans toutes les régions de France, y compris l'Afrique du Nord, les idées de la République, jugée comme le seul système capable de s'adapter à la modernité du moment grâce à la démocratie et à l'instruction du peuple. La langue kabyle n'est pas enseignée à l'école, l'instruction des citoyens devant se faire dans une seule langue : le français. L'enseignement ou l'utilisation des langues régionales et des patois locaux sont interdits à l'école. Les disciplines et les fonctions ne sont pas toutes accessibles aux Autochtones ; les femmes ne peuvent même pas prétendre au poste d'institutrice. Brillante élève, Fadma se retrouve à faire du ménage dans un hôpital.

2 Les langues dans « Moisson d'exil »

"Moisson d'exil "de Taos Amrouche est une trilogie regroupant ses récits de vie « Jacinthe noire » (1947), « Rue des Tambourins » (1960) et « Solitude ma mère » (1995).

2.1 Écritures palimpsestes

Par sa littérature produite en français, Taos Amrouche n'a de cesse de chercher à faire revivre ses langue et culture kabyles à travers ses narrateurs, ses héros et ses personnages. Une première lecture de sa trilogie « Moisson d'exil » fait sentir que les récits qu'elle y déploie semblent surgir d'une couche sédimentaire dont les premiers dépôts paraissent bien lointains. La vie qui y est étalée n'est pas juste « une vie à soi » du narrateur ou du héros. Entre les lignes se glissent d'autres récits que la mémoire n'a pas complètement évacués. Les mots utilisés renvoient bien souvent à des sens que ne fournissent ni le Robert ni le Larousse. Il faut s'être abreuvé de culture kabyle pour les saisir. S'adressant à son fiancé qui l'a abandonnée pour une femme de sa race et

de son statut, Kouka/Taos lui déclare, en présence de son frère Jean, qui a écouté les explications de l'ex de Taos sans réagir : « Dans un pays où les hommes seraient encore des hommes, tu ne serais qu'une charogne » (Amrouche 1995 : 91). Jean, qui est suffisamment cultivé dans les deux cultures qu'il habite et maniant parfaitement les deux langues qui les véhiculent, comprend que ces paroles, qui lui sont indirectement adressées, exigent de lui qu'il réagisse en tant que protecteur de la petite sœur et qu'il lave l'affront. Il répond, en biaisant lui aussi, qu'il est dans un pays de droit, la scène se passant en France, et que par conséquent, il ne peut réagir selon la coutume. Ainsi, d'incessants allers-retours sont faits entre le français et la langue kabyle dans sa traduction en français.

Une relecture des romans de Taos avec un regard plus attentif au code dissimulé entre les lignes et sous les mots, révèle des traces et des signes du temps passé. Leur écriture est essentiellement palimpseste.

2.2. La langue comme territoire

La société nord-africaine au sein de laquelle évoluent les héros de Taos Amrouche est composée de deux ensembles fermés rejetant chacun toute intrusion des éléments de l'autre. Ils sont définis, l'un comme européen-chrétien, et l'autre arabo-musulman. Progressivement les frontières s'estompent par endroits. Une zone d'intersection se crée. C'est dans cette zone tampon que Taos habite. Quasi clandestinement. Elle n'a aucune existence officielle. Elle n'est ni européenne, ni tout à fait chrétienne, ni arabe ni musulmane. Le choix de ses parents d'appartenir à l'ensemble européen-chrétien ne lui fait pas traverser la frontière pour autant. Le regard des autres et le rappel de sa race africaine l'en empêchent. La découverte de ses origines berbéro-africaines lui redonnent une certaine fierté et l'aident à mieux assumer sa différence.

Toute création et à fortiori, l'écriture et le chant, s'enracine dans un lieu et une culture, quelle que soit la langue d'expression de l'œuvre produite. C'est ce qui transparait pleinement dans le destin fabuleux de cette femme-narratrice au nom changeant mais qui maintient un rapport particulièrement fort à la terre des ancêtres, à cette terre africaine dont elle se dit si semblable : « Comme ma mère l'Afrique qui, depuis des millénaires, a été convoitée, violée par les invasions successives, mais se retrouve immuablement elle-même, comme elle, je suis demeurée intacte, malgré mes tribulations. » C'est tout à la fin du dernier volet de la trilogie, *Solitude ma mère*, que ce constat est fait.

Les deux prénoms de l'auteure, Marie-Louise et Taos, renvoient à sa double appartenance identitaire. Si la dimension franco-chrétienne a été mise en avant par la narratrice Marie-Thérèse de « *Jacinthe noire* », c'est sur la kabylité de la narratrice Koukaque s'ouvre « *Rue des Tambourins* ». Sous le règne de Gida, c'est la langue kabyle qui prévaut : c'est un règne sans concession qui soumet toute la famille Iakourene à l'emprise de la culture kabyle traditionnelle et donc à un archaïsme qui ne plait pas à la petite Kouka. Ce n'est qu'après le déménagement à Asfar que Yemma prendra les rênes et impose la langue française et la culture qu'elle sous-tend : une forte tendance vers la modernité qui enchante Kouka. Tout comme sa mère, elle se met à lire beaucoup. Puis à écrire. *Jacinthe noire*, pour commencer.

C'est en français et en tant que Française descendue de la province à Paris que Marie-Thérèse raconte l'histoire de Reine, l'héroïne de *Jacinthe noire*. Le choix du nom de l'héroïne est un clin d'œil de Taos aux reines égyptiennes auxquelles la cantatrice qu'elle deviendra sera assimilée.

On voit, à travers le choix des noms qui la représentent dans le récit autobiographique étalé sur les trois volets de la trilogie « Moisson d'exil », transparaître une volonté d'intégrer la société française sans renoncer à ses origines africaines.

D'abord pleinement, en ne gardant que quelques traces de son africanité. Déçue par le rejet qu'elle a subi de la part de l'Occident, son orgueil lui fait opérer un retour plus important aux sources. En se choisissant comme prénom identificateur Marguerite-Taos, autant sur scène que dans l'édition littéraire, elle se replie vers sa langue maternelle, son territoire d'origine, sans pour autant renoncer au nouveau territoire conquis, la langue française. Fièrre de sa kabyllité retrouvée, Taos part à la conquête du « Je ». Ses écrits postcoloniaux sont à la première personne.

Sans quitter le roman en français qui continue à mobiliser l'essentiel de son énergie, elle passe au chant en kabyle qui la fait sortir de sa vie intime pour l'offrir aux regards. Sur scène, le spectacle est mixte : chanter en kabyle en prenant soin de faire, à chaque fois, une présentation sommaire de ses textes en français.

Elle quitte ainsi la solitude de l'écrivain noyé dans son chagrin d'amour pour une langue ingrate qui refuse de reconnaître ses efforts pour lui plaire. Ignorée par le milieu littéraire parisien qui lui est hostile parce qu'elle ne répond pas au cliché qui fait d'un auteur de race non européenne un producteur d'exotisme et seulement cela, les siens, analphabètes pour la plupart, ne soupçonnant même pas son existence en tant qu'écrivaine, elle investit le milieu artistique partageant sa sensibilité, communiant même avec elle. Face à un public d'immigrés kabyles qui la reconnaissent comme une des leurs et l'adoptent, mais aussi face à des curieux attirés par son originalité, elle exulte.

Taos, nourrie à l'oralité, contes et chants kabyles têtés de la bouche de sa mère, a écrit dans la langue de l'Autre, le français qu'elle a appris à l'école républicaine de Jules Ferry qui interdit l'usage d'une autre langue que le français. Elle a choisi le roman, genre occidental par excellence, dans les codes culturels de l'Autre, ses références littéraires sont françaises, anglaises et européennes d'une manière générale.

Son premier roman « Jacinthe noire », comme les autres d'ailleurs, est en fait une autobiographie, ne contenant pas vraiment d'intrigues. Le nœud de l'histoire est l'intégration d'un groupe de filles et la poursuite d'études en terre étrangère. Le dénouement attendu est le succès ou l'échec de l'entreprise. Les propos qu'elle rapporte par la voix de Reine sont les siens propres, ceux de ses proches, ou ceux de gens rencontrées au cours de sa vie. On pourra par conséquent parler de polyphonie et plurilinguisme, distinguer des niveaux de langues voire différentes langues que parfois, elle ne comprend même pas :

« Marc était fasciné par mes mains et moi éblouie par ses yeux. Nous avons visité les ruines romaines, nous nous sommes promenés dans un parc... Nous étions sur un rivage rocheux. Nous l'avions atteint en descendant des pentes escarpées. ...des galets et algues sèches... Marc chantait et me parlait dans sa langue maternelle. Je ne comprenais rien... » (Amrouche, 1947 : 273)

D'une manière générale, ses personnages s'expriment en français, cette « admirable langue » adoptée par l'Africain colonisé et que Jean El Mouhoub Amrouche, le frère de Taos décrit ainsi : « [...] Mais, à travers la France, ses arts, ses techniques, sa science, son éthique et son admirable

langue qu'il [l'Africain] assimile avec une avidité qui ressemble à la boulimie, ce n'est point la France comme nation particulière qu'il veut s'incorporer : il cherche un débouché sur la mer libre de la culture humaine. [...] Ceux des colonisés qui ont pu s'abreuver aux grandes œuvres sont tous non pas des héritiers choyés, mais des voleurs de feu. »

C'est donc comme une « voleuse de feu » que Taos l'Africaine s'est approprié la langue française et c'est cette dernière qui lui permet, plus tard, de se réapproprier sa langue maternelle menacée de disparition. « Sauvons la langue berbère ! » s'écrie-t-elle dans un article qu'elle publie en 1956 dans le journal *Le Monde*. Un cri de détresse, un cri de cœur, comme pour répondre d'avance à Edouard Glissant pour qui, « Là où les systèmes et les idéologies ont défailli, et sans aucunement renoncer au refus et au combat que tu dois mener dans ton lieu particulier, prolongeons au loin l'imaginaire, par un infini éclatement et une répétition à l'infini des thèmes du métissage, du multilinguisme, de la créolisation » (Traité du Tout-monde, 1997). A Paris même où elle s'est établie, Taos n'aura de cesse de faire valoir son multilinguisme...sa créolisation, passant du chant en kabyle et en espagnol, à l'écriture romanesque en français puis à l'émission radiophonique en frankabye.

Pour Taos, disposer de plusieurs langues pour s'exprimer est une véritable richesse, même si c'est souvent dans la douleur ou pour dire la douleur. La langue autre ou la langue de l'Autre n'est pas forcément meurtrière, la langue adoptée délibérément ne tue pas la première langue. C'est quand la langue dominante imposée par un pouvoir ne veut pas de concurrence qu'il y a problème. Dans tous les cas, la langue maternelle ne disparaît jamais, même si on cesse momentanément de l'utiliser. Elle peut resurgir à tout moment dans l'autre langue. Dans l'œuvre de Taos, elle réapparaît, même traduite en français, sous forme de dicton ou proverbe, mais elle est toujours là pour rappeler la sagesse des Anciens. Dans les cas de Mouloud Mammeri, la langue maternelle est présente dans le texte français avec ses propres mots kabyles et sa propre syntaxe. Elle ne quitte jamais ses romans qui constituent sa mémoire. Dans les romans de Taos, même s'ils sont réfléchis et écrits en français, la langue maternelle sous-tend toujours les textes et semble donner un autre sens aux mots, enrichissant du coup la langue de l'Autre.

On peut reporter sur Taos Amrouche le jugement de Bourdieu sur l'itinéraire de Mouloud Mammeri :

« Le rapport de Mouloud Mammeri à sa société et à sa culture originelles peut être décrit comme une Odyssée, avec un premier mouvement d'éloignement vers des rivages inconnus, et pleins de séductions, suivie d'un long retour, lent et semé d'embûches, vers la terre natale. Cette Odyssée, c'est, selon moi, le chemin que doivent parcourir, pour se trouver, ou se retrouver, tous ceux qui sont issus d'une société dominée ou d'une classe ou d'une région dominée des sociétés dominantes ». (Bourdieu, 1998).

En linguistique et en anthropologie, l'hypothèse de Sapir-Whorf soutient que les représentations mentales dépendent des catégories linguistiques, autrement dit que la façon dont on perçoit le monde dépend du langage. « La langue conditionne la vision du monde d'une communauté linguistique », observent Sapir et Whorf. Selon Sapir, « le langage est la traduction, spécifique à une culture donnée, de la réalité sociale ». Whorf complète en énonçant que « Nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles ». Taos Amrouche, pour écrire ses romans qui composent la trilogie « Moisson d'exil » s'est servi du français, langue du colon français ; mais ses écrits sont parsemés de proverbes kabyles et de références à

cette culture ; c'est en kabyle et avec « ses tripes » qu'elle chante sa Kabylie natale partout à travers le monde. L'hypothèse de Sapir-Whorf constate que « la langue pratiquée a une influence sur la manière de réfléchir ». Jean, le frère de Taos, confirme : « Je pense en français, j'écris en français, mais je ne peux pleurer qu'en kabyle. » Cette relativité linguistique est traitée par ailleurs. (Vandeloise, 2002).

3 Les lieux

Outre les langues, les lieux revêtent beaucoup d'importance dans l'œuvre de Taos Amrouche. Ces endroits qui l'ont vu grandir et qu'elle revisite par la pensée au moment d'écrire, la nature, notamment les fleurs pour Reine et les jardins d'Asfar pour Kouka, et les humains qui leurs sont associés, l'émerveillent et l'interpellent.

3.1. Poétique des lieux

La cour de la maison traditionnelle au village, « l'odeur de mon enfance dans la montagne kabyle lorsque raisins, figues et petites poires pénétraient dans la cour de terre battues, à dos d'âne, dans de gros couffins, (Amrouche, 1960 :110), la source du verger de grand-père, le cimetière du village et les paysages pittoresques de la Kabylie, région natale de ses parents, sont pour Koukades lieux d'émerveillement et d'interrogation, des lieux magiques correspondant à des événements localisés dans le temps et dans l'espace. Pour l'auteure, ce sont des lieux de mémoire dont l'exploration ajoute une note poétique à ses récits. Comme pour Albert Cohen, la géographie réaliste devient aussi pour Taos poétique et symbolique quand la Kabylie se confond avec la figure de la grand-mère paternelle Gida dans l'écriture de la mémoire mêlant Histoire, mythes et destinée individuelle.

Parfois, Taos se déplace physiquement pour revisiter des lieux convoqués par le récit pour y renifler des odeurs qui éveilleraient en elle des sensations qu'elle n'a pas vécues, enfant. C'est le cas de Tizi Hibel, le village de naissance de la mère, celui où sa grand-mère maternelle Aïnia connu tant de déboires. Taos ne connaîtra ce village qu'à l'âge adulte. Née après la mort de sa grand-mère, c'est à travers les récits de sa mère qu'elle vivra ses douleurs et comprendra pourquoi, comme l'annonce Kouka dès l'entame de Rue des Tambourins, elle ne sera jamais heureuse. C'est pour tenter de comprendre ce qui éloigne le bonheur d'elle, qu'elle entreprend le voyage sur les lieux où le mal a été fait ; elle remonte le cours de son souvenir comme on remonte aux traumatismes de l'enfance pour les exorciser. En allant se recueillir à la source du mal, elle a post mémorisé le drame et les souffrances de sa mère et sa grand-mère.

« Je m'étais évadée en pensée, pour revenir en arrière et tenter de comprendre... Je remontais le cours du souvenir, plus loin que notre arrivée à Asfar, [...] plus loin que l'exode de Tenzis [...] et Jusqu'à ce pays perdu, dans la montagne-notre berceau- qui longtemps n'eut pas de nom pour moi, et à Gida, l'aïeule qui nous opprima. Jusqu'au drame de Charles et d'Emeraude, et plus loin encore, toujours plus loin... jusqu'à la source du mal ».

Cette source ne se trouve pas loin de Fort National, ex Fort Napoléon selon l'appellation coloniale. C'est dans ce village, qui n'est accessible que par des chemins qui montent, que Fadma se fait remarquer par Belqasem Antoine. La suite, on peut la lire dans Histoire de ma vie. Ils se sont rencontrés puis se sont mariés par la grâce des Pères Blancs. Ils eurent beaucoup

d'enfants, l'auteure étant la sœur de six garçons. Ce qui enthousiasme encore plus Taos dans ce village, c'est la création par les Pères Blancs d'un fichier de documentation berbère qui collecte les contes et traditions kabyles en langue kabyle transcrite en caractères latins. Taos leur rend hommage dans un papier de presse. Elle s'efforcera par la suite de transcrire en kabyle les chants qu'elle avait collectés directement en français.

Autre lieu, autre heureuse coïncidence : Fès ! C'est dans cette ville marocaine que s'est replié Léon l'Africain lors de la Reconquista; une escale importante pour ses voyages africains. A Taos qui y séjourne un temps sera donnée l'opportunité de faire le cheminement inverse de Léon : une bourse lui est offerte pour partir à la recherche de traces berbères dans le monde ibérique ; et c'est de ce lieu que sera lancée sa carrière de chanteuse : dans cette ville, elle a écouté Aït Mrirda décliner ses poèmes, du moins une autre comme elle qui, drapée de blanc et parée de bijoux en argent, chantait en berbère. Inspirée, Taos adopte la tenue pour sa posture de cantatrice : une reine berbère surgie directement de l'antiquité. Autre coïncidence : c'est dans cette ville qu'elle a écrit un article pour la revue *Aguedal* (N°2, 1943), celle-là même qui a lancé la carrière littéraire de Mouloud Mammeri en publiant son article fondateur « La société berbère ».

Un lieu évoqué avec force comme lien avec l'Eden perdu, cette Kabylie qui l'habite complètement, est la mort. Quand l'ultime moment s'annonce, Taos convoque tout ce qui la relie à la terre natale : le chant, la langue maternelle, et les frères de sang. Evoquant la mort de son frère Jean, elle écrit : « Juste avant qu'il ne s'éteigne, soucieuse des rites, je me suis agenouillée à la tête de son lit et j'ai couché ma joue sur la sienne/.../Depuis la veille, je refoulais l'impérieux besoin de le bercer avec le chant des aïeux, de m'entretenir avec lui dans notre langue maternelle - le berbère. L'ultime moment était venu. » Et à ce moment de tristesse et de douleur, « Modestes et dignes, ses frères par le sang étaient accourus, offrant à mi-voix d'emporter le corps, à leurs frais, afin qu'il pût reposer dans la terre des ancêtres. »

« Mais, ma place,
Celle de votre enfant, malgré vous, malgré lui
Prisonnier de ces os rendus au schiste sec,
Mais, ma place,
Celle de votre fils aux membres ligotés
Où, où est-elle ». (Cendres, 1934).

Kouka n'avait que onze ans quand Gida lui dit, au moment où elles passèrent devant le cimetière du village : « Nous, de ce côté, et vous, de l'autre ». Ce lieu de repos éternel est scindé en deux comme le village dont une partie est chrétienne, l'autre musulmane. Gida et Kouka ont vécu ensemble, dans l'espace et dans le temps, en faisant fi de leurs croyances. A leur mort la religion les séparera mais la terre les réunira.

3.2. Taos, l'Africaine

C'est à Paris que se révéla la littérarité de Taos, en Afrique, particulièrement au Sénégal que la cantatrice éclata au grand jour. Pour Senghor, c'est : Jean Amrouche qui, par sa traduction des chants berbères de la Kabylie, commença de faire entrer la Berbérité dans la Civilisation de l'Universel. Mais, c'est Mme Taos Amrouche qui nous ramena aux racines, encore humides, de

ce grand peuple qu'est l'ethnie berbère, qui, au moment des conquêtes grecque et romaine, occupait toute l'Afrique du Nord, avec ses expressions égyptienne, libyenne, numide et maure.

Taos avait participé au Premier Festival mondial des Arts nègres qui s'est tenu au Sénégal en 1966. Sa contribution fut considérée par Senghor comme l'une des « plus authentiques de l'Afrique du Nord ». Pour lui, l'œuvre écrite de Taos, « pour exprimer la berbéritude, s'enracine dans le destin le plus individuel : le sien, dans cette vie si riche et si une en même temps, guidée par le message berbère. » Nul doute, qu'en parlant ainsi, Senghor pense au message de L'Éternel Jugurtha transmis par Jean Amrouche aux Africains, et peut être même à la devise du roi numide, Massinissa : « l'Afrique aux Africains ! ». Car, nous rappelle-t-il, le dialogue et la symbiose entre Berbères et Négro-Africains remontent à la protohistoire et l'Afrique future dira sa reconnaissance à Taos d'avoir entrepris cette immense œuvre de recherche, de redécouverte, d'identification et de promotion.

En revendiquant haut et fort son africanité, Taos s'est rangée derrière les intellectuels africains et afro-américains, tels Aimé et Suzanne Césaire, ainsi que Léopold Sédar Senghor, poète et futur président du Sénégal, qui ont reconnu en l'africaniste allemand Léo Frobenius à la fois un poète et l'un des porte-parole les plus marquants du processus de la prise de conscience et de l'affirmation d'une conception du monde, d'une philosophie et d'une anthropologie africaines. Il a rendu selon eux sa dignité à l'Afrique. Taos Amrouche rappellera fièrement dans son recueil de contes kabyles *Le grain magique* (Amrouche, 1966) que celui-ci reconnaissait aux Kabyles « la première place, parmi les Africains, dans l'art de construire des récits ». C'est par le conte et le chant que Taos replonge dans son Afrique, recréant avec elle un lien si fort que José Santos ne peut s'empêcher de se demander : « d'où vient que cette terre misérable, ainsi qu'elle est souvent évoquée par la jeune héroïne, se soit mise à symboliser, pour ses parents peut-être moins, en dernière analyse, que pour elle-même, une version laïque et "tangibile" du paradis perdu ? » La jeune héroïne dont il s'agit est Marie-Corail (Kouka), la narratrice de *Rue des Tambourins*. En se rendant à deux reprises au pays kabyle pour assister aux mariages de son frère aîné et d'une cousine, elle a appris à connaître et aimer le pays mythique où sont nés ses parents. Quand plus tard elle apprendra d'où elle vient, elle éprouvera une grande fierté :

« Je me sentis fière de descendre des Atlantes ou de l'Antique Egypte. [...] Je compris mieux la sauvagerie de Yemma et j'éprouvai un sentiment d'étrange sécurité à savoir que, nous aussi, nous avions notre place dans l'histoire. Les mots Kabyle et berbère qui, jusque n'avaient pas de sens pour moi, se chargèrent d'une signification presque magique ».

Conclusions

De son exil parisien, Taos Amrouche a su recréer à travers ses récits, avec des mots odorants, les effluves des lieux qu'elle a habités, fréquentés ou simplement traversés. En convoquant son enfance, l'auteur témoigne des liens forts et permanents qui unissent la langue et le lieu. Même en équilibre précaire, elle a su, en grandissant, chevaucher sur les deux langues qui l'ont portée : le français et le kabyle. Ses personnages aiment l'une sans renoncer à l'autre, les deux étant constitutives de leurs identités évolutives.

Par ailleurs, Taos a beaucoup réfléchi dans « *Moisson d'exil* » au moment ultime où l'être est amené à disparaître de la surface de la terre et à la place qui lui serait assignée à elle-même quand

ce moment arrivera. Elle a tôt fait de se rendre compte que tout comme les humains, les langues disparaissent. Si pour le français elle n'a aucune crainte, elle sait qu'une mort absurde guette sa langue maternelle. Elle sort de la littérature pour lancer un appel émouvant dans la presse et entreprend de mettre sur pied à Paris une structure, l'Académie berbère, qui prendrait soin d'elle.

Références bibliographiques

- Amrouche Taos (1947). *Jacinthe noire*, roman. Paris : Charlot, 1947. 2ème éd., Paris : Joëlle Losfeld, 1996.
- -----(1960). *Rue des Tambourins*, roman. Paris : La Table ronde, 1960. 2ème édition, Paris : Joëlle Losfeld, 1996.
- -----(1995). *Solitude ma mère*, roman. Paris : Joëlle Losfeld
- -----(1966). *Le Grain magique*, contes, poèmes et proverbes berbères de Kabylie, Paris : Maspero.
- ----- (1963). Jean Amrouche, mon frère, le chef de tribu, *Esprit*, Nouvelle série, 321 (10), 474-482.
- -----(1956). Que fait-on du berbère, *Documents Nord Africains*, 251, 17 décembre
- Aït Mansour Amrouche, F. (1968). *Histoire de ma vie*, Paris : Maspero
- Amrouche, Marie-Louise, (1943). « La muse berbère', 'Berceuse' et 'Ronde de la jeune mariée abandonnée le jour de ses nocces », *Aguedal*, N°2, pp. 29-31.
- Amrouche Jean El Mouhoub, « La France comme mythe et comme réalité, de quelques vérités amères », *Le Monde*, 11 janvier 1958.
- Cohen A., (1993). Ô vous, frères humains. *Bibliothèque de la Pléiade*, Gallimard, Paris, p. 1051. *Le Livre de ma mère*, p. 722.
- Saint Augustin. (1982). *Confessions*. Paris : P. Horay, 405 p.
- Santos, J., (2003). Mythe des origines et nostalgie chez Taos Amrouche, *The French Review*, 77(2), 326-339.
- Senghor, L.S. (1977). *Hommage à Taos Amrouche*, *Présence Africaine*, Nouvelle série, 103, 180-181.
- Vandeloise, C. (2002). « Relativité linguistique et cognition. Rapport n° 9 ». *Rapports internes de l'ERSS*.